



HUMEUR

DIDIER ZACHARIE

Kendrick Lamar au Super Bowl : la révolution (ne) sera (pas) télévisée

La révolution est sur le point d’être télévisée. Vous avez choisi le bon moment, mais pas le bon gars. » Kendrick Lamar a toujours refusé de jouer les porte-parole. Par contre, il n’a jamais rechigné à transmettre quelques torches. C’est ce que l’Amérique a pu observer, sans même le savoir, dimanche soir lors de la mi-temps ultra-médiatisée du Super Bowl. Quelques jours seulement après avoir raflé cinq Grammy Awards, le *kid* de Compton, banlieue sud de Los Angeles, se produisait devant plus de 120 millions de téléspectateurs. Devant un président des Etats-Unis, aussi, qui, pour la première fois, suivait le match depuis les tribunes du Caesars Superdome de La Nouvelle-Orléans. Qu’allait faire Kendrick Lamar, rappeur devenu (un peu) malgré lui le porte-parole du mouvement Black Lives Matter, face à Donald Trump, héros de l’Amérique blanche et conservatrice – si ce n’est suprémaciste et réactionnaire ? Il a fait le show. Mais un show 100 % afro-américain. Avec un rappeur, des danseurs et un Samuel L. Jackson en oncle Sam comme pour mieux dire : voici l’Amérique et telle est sa culture. Kendrick Lamar n’a de cesse de briser les stéréotypes liés au hip-hop pour mieux en sortir ses codes et coutumes du quartier et les présenter au monde. Lequel finit par les embrasser et les faire siens. Tel un renard, sourire en coin, le rappeur s’est faufilé pour partager la bonne parole sans heurter, jouant un mélange de nouveaux titres et de tubes, dont le fameux *Not Like US* à charge contre Drake – qui menaçait pourtant de lui intenter un procès – pour le plus grand plaisir de tout un stade – et au-delà. Le show de Kendrick n’était pas seulement divertissant. Il était rempli de symboles, comme lorsque ses danseurs et danseuses (toutes et tous noirs) formèrent le drapeau américain tandis que le rappeur scandait le refrain de *Humble* : « Assieds-toi. Reste humble. » Un message destiné à quelqu’un en particulier ? Il a ensuite refermé sa prestation comme il l’avait commencé. Avec une référence au *The Revolution Won’t Be Televised* (La révolution ne sera pas télévisée), titre de 1971 du poète et pionnier du hip-hop Gil Scott Heron. Le rappeur de Compton se retirant sur un clin d’œil, avec ses mots : « Eteignez la télé. » La révolution se fera dans le vrai monde, en douceur, de façon presque inconsciente. En infusant tous les foyers du pays de culture afro-américaine.



© AFP.

SCÈNES

# Zora Snake, le danseur qui ressuscite l’âme des œuvres africaines volées



Dans « L’Opéra du villageois », à l’affiche du Théâtre national, le danseur et chorégraphe camerounais livre une performance physique et politique qui bouscule nos pratiques vis-à-vis des objets rituels africains considérés comme œuvres d’art et volés pendant la colonisation.

PORTRAIT  
CATHERINE MAKEREEL

Masque volé. » Voilà ce qu’on peut lire sur la tête d’une silhouette immobile, le corps peint en or, en partie couvert d’un habit tissé de perles, posée là, dans un jardin public, comme un objet, sur le sol. Bientôt transporté, déplacé ailleurs dans le jardin, ce personnage statufié va peu à peu prendre vie tandis que l’on nous décrit un masque appartenant aux membres de « la société de l’éléphant », dans le royaume Bamileké du Cameroun. Un masque, symbole d’autorité et de pouvoir, qui s’animait lors de rituels voués à honorer le roi des Bamiléks, mais aussi assurer l’harmonie sociale dans la communauté. Ce masque, associé à une mythologie complexe, mais aussi des costumes, des musiciens et tout un protocole ancestral, était dansé, performé et endossé par des guerriers et autres membres influents de la cour, dans un tourbillon de formes, matières, couleurs, mouvements. Ce masque, regrettent les historiens, on peut aujourd’hui le voir à travers la vitre scellée d’un musée, totalement dévitalisé comparé à la façon dont il était perçu dans son contexte d’origine. « On ne devrait pas le voir ainsi pétrifié, pendu dans le vide, comme si c’était un bout de vêtement », s’insurge un spécialiste dans *L’Opéra du villageois*, spectacle de Zora Snake qui embrasse, par la danse, la restitution de ces « sujets » (et non pas « objets », insiste l’artiste) de la culture africaine, volés pendant la colonisation.

**Un acte de réparation**  
« Plus encore que de restitution d’un objet considéré aujourd’hui comme une

œuvre d’art, il s’agit de restauration de l’âme », nous confie Zora Snake à Bruxelles, à la veille de sa performance au Théâtre National. Contrairement à la version de plein air, décrite plus haut, il s’agira de la version en salle de ce spectacle créé en 2021 à Paris, et qui a déjà voyagé en Allemagne, en Afrique du Sud ou encore au Rwanda. Une version qui se joue aussi dans des salles de musée et dans laquelle l’artiste apparaît derrière une vitre, comme momifié, avant d’embarquer le public dans un acte étonnant de réparation, un acte politique aussi, où l’or et le sel – symboles de l’histoire des pillages coloniaux – sont manipulés à travers un imaginaire qui fait résonner les relations Nord-Sud. Né en 1990 dans l’ouest du Cameroun, le chorégraphe est lui-même issu des Bamiléks. « Ce sont des peuples qui ont combattu pour l’octroi de l’indépendance du Cameroun et qui ont inspiré les luttes d’indépendance en Afrique avant 1960 », précise celui qui a vécu à Douala et Yaoundé. « J’ai grandi dans la rue. J’étais fasciné par la danse hip hop et j’ai appris auprès de danseurs urbains. La rue a nourri mon art et c’est pour cela que je performe aussi dans l’espace public aujourd’hui. C’est la rue qui m’a baptisé Snake », confie Zobel Raoul (son nom d’origine.) Le « serpent » des rues apprend le break, puis le popping et le waving, avant de rencontrer des chorégraphes comme Serge Aimé Coulibaly ou Salia Sanou et de donner des formations à l’Ecole des sables de Germaine Acogny au Sénégal.

**Déconstruire les pratiques**  
*L’Opéra des villageois* fait partie de sa recherche au long cours sur *Les séquelles de la colonisation*. « Je veux que d’ici à cinq ans, les conditions soient réunies pour des restitutions temporaires ou définitives du patrimoine africain en Afrique », déclarait Emmanuel Macron en 2017 à Ouagadougou. « On ne peut que constater que ça ne s’est pas fait, alors que nos ancêtres demandent la restitution des œuvres depuis 1913, bien avant le discours de Macron », s’indigne le chercheur-chorégraphe. Inspiré des travaux de Felwine Sarr et Bénédicte Savoy sur la restitution du patrimoine culturel africain, Zora Snake crée une pièce où déconstruire les pratiques qui entourent ces « objets » rituels. « Le théâtre permet de ne plus être dans la frontalité, mais plutôt dans la communion. Le théâtre devient un espace de fuite pour ces œuvres qui s’échappent du musée pour aller dans les entrailles, dans la chair, dans le bide. Il s’agit de retranscrire, sans illustrer, la tristesse de ces œuvres statiques, exposées dans des endroits où elles n’ont rien à faire, et de per-

**Danseur virtuose de hip-hop, Zora Snake parvient à personnifier l’invisible.** © JULIE CHERKI.

mettre à leur énergie de cohabiter avec moi, de trouver une forme de réincarnation à travers les gestes corporels, de personnifier l’invisible. Le ventre sacré du “masque”, c’est bien plus que de la musique et de la danse, c’est la construction de toute une société structurée, organisée et chargée d’héritage. » A travers une très belle scène finale, qui voit l’artiste être enseveli sous une terre grasse et fertile, on peut lire une invitation à enraciner enfin l’existence de ses aïeux, pour que leur ombre puisse veiller sur les générations futures. « Le savoir de soi-même, c’est le début de l’avenir », proclame Bénédicte Savoy dans le spectacle, guidant Zora Snake dans sa démarche. « Il nous faut aussi questionner l’avenir des œuvres d’art en Afrique : comment seront-elles exposées ? Nous ne pouvons pas reproduire la pensée muséale occidentale. Comment on repense ces œuvres, comment on accueille nos ancêtres de retour de cette longue période silencieuse, abîmés par la machine coloniale ? La scène finale de l’enterrement, c’est aussi une manière d’enterrer les pratiques capitalistes de musées qui s’enrichissent en exposant une culture invisibilisée. Il faut enterrer ces dogmes et rebâtir autrement. » Rebâtir en dépit des obstructions nombreuses. « C’est absurde d’entendre des Européens dire que nos œuvres ne peuvent pas rentrer en Afrique parce qu’on ne peut pas bien les conserver. J’avais envie de retranscrire aussi la colère face à l’hypocrisie de ces discours politiques. » C’est cela et tant d’autres débats qu’ouvre *L’Opéra du villageois*, créant des tableaux qui évoquent aussi, en filigrane, l’esclavage ou encore l’immigration. « Les artistes doivent se joindre aux historiens et aux anthropologues. C’est la force de nos richesses silencieuses qui se réveillent. »

*L’Opéra du villageois* du 11 au 14/2 au Théâtre National, Bruxelles.

**L’artiste apparaît derrière une vitre, comme momifié par la violence muséale.** © MARIE KOEHLER

